



Solange Gheraouti, saisie dans son bureau de l'Université de Lausanne. *Yvain Genevay*



La cyberspecialiste vit sans aucune application mobile

● Enseignant la cybersécurité à l'Université de Lausanne, Solange Ghernaoui a un téléphone portable sans la moindre application. Elle cosigne un roman racontant un monde soudain privé d'informatique.

Dans son bureau, il y a cet empilement un peu foutraque qui ressemble à l'idée que l'on se fait des chercheurs. Des livres et des piles de papiers partout, rédigés dans quelques langues, et celle qui vous reçoit en chaussettes colorées semble parfaitement maîtriser cet apparent désordre. Un écran d'ordinateur, tout de même, et des trucs collés aux murs aussi, notes, cartes postales ou manchettes amusantes de journaux universitaires évoquant la cybersécurité.

Première femme prof à HEC

À 64 ans, celle qui fut la première femme nommée professeure à HEC Lausanne est une

des plus fameuses spécialistes de la question des failles informatiques de la planète. Solange Ghernaoui est un peu Madame cyberdéfense et cybersécurité, en Suisse et au-delà. Si on est venu la rencontrer, tout de suite réchauffé par le café qu'elle vous offre et son sourire méditerranéen, c'est d'abord parce qu'elle cosigne un roman, «Off» (Slatkine) - ce qui change des livres spécialisés (dont l'immanquable «Cyberpower», traduit jusqu'en Chine) -, qui raconte les États-Unis privés d'un seul coup d'électricité et d'informatique.

«L'enjeu que l'on brandit, c'est cette idée de se faciliter la vie. Mais qu'est-ce que se faciliter la vie?»

Solange Ghernaoui

Drôle d'idée pour une femme qui a consacré sa vie aux lignes de codes. «Je me souviens de la fascination que j'avais pour la technique et l'informatique dans les années 70. Cela semblait tellement porteur de promesses. J'ai contribué à la normalisation de protocoles de communication dont internet, c'était formidable. Et j'ai aussi pu suivre la transformation des

usages.»

Très vite, cependant, cette docteure en télécoms s'est posé des questions aussi humaines que digitales. «J'ai toujours eu une approche multidisciplinaire, je me demandais presque philosophiquement comment ce merveilleux outil pouvait demeurer au service des gens. C'est par ce chemin que je suis venue à la cybersécurité.»

Une question d'attitude

Pour elle, ce n'est pas une simple question technologique, mais d'attitude dans l'existence. «Ce n'est pas parce qu'on n'a rien à cacher qu'on doit tout montrer. La captation de données débouche sur leur détournement: profilage, surveillance de masse et personnalisée, sans oublier les usages criminels ou le harcèlement, par exemple.»

Cette semaine, dans «La Matinale» de la Première, elle a ainsi glissé qu'elle avait un téléphone portable qui ne lui servait qu'à téléphoner. Elle le montre: «Vous voyez: il y a juste le téléphone, les SMS qui vont avec, et puis l'appareil photo, dont les images restent dans l'appareil.» Elle fait de temps en temps des photos en balade. «Il m'arrive de saisir le même arbre, le même paysage, à différents moments de l'année, ou sous diverses lumières. Mais je garde ces images simplement pour moi.»

Cette spécialiste des écrans qui nous accompagne aime «la nature, les promenades, le vélo, parler aux



gens que l'on rencontre, la lecture, toutes affaires divertissantes qui peuvent très bien se pratiquer sans la moindre application», rit-elle. Elle trouve qu'elle «navigue» bien plus vite et plus aisément avec un vrai livre en papier que sur un ordinateur. Solange Ghernaouti ne prend plus le bus depuis qu'il faut acheter son billet via une application. «De façon générale, je crois véritablement que la liberté de choisir ne veut pas dire que je renonce à quoi que ce soit. Je fais autrement, voilà tout. L'enjeu que l'on brandit, c'est cette idée de se faciliter la vie. Mais qu'est-ce que «se faciliter la vie»? Cela dépend de votre perception, de chaque individu.»

Plus de bus ni d'avion

Suspiceux, on insiste. Les réseaux? «Jamais. Un jour quelqu'un a usurpé mon nom pour ouvrir un compte, je l'ai fait fermer.» Les paiements? «J'utilise des bulletins de versement.» La musique? «J'ai des vinyles et des CD à la maison, et un autoradio.» Les billets de train? «Je vais au guichet, et si possible je paie en cash.» Dans l'urgence, elle reconnaît qu'une assistante ou un ami a parfois acheté un billet pour elle, mais c'est rare. «Et j'aime bien le guichet, cette façon d'y jouer encore à la marchande, comme lorsqu'on est enfant, ou les distributeurs qui marchent avec des pièces: on a le sentiment de gagner son billet après les avoir insérées.» Les avions? «Je ne les prends plus. Quand on m'invite l'étranger, je propose une visioconférence.» Pour la météo, elle regarde le ciel et les journaux. Ah, des journaux en ligne? «Non, j'ai eu un abonnement digital au «Monde», autrefois, mais je ne l'ai pas renouvelé.» Google? «Pas plus. Je préfère Qwant ou DuckDuckGo, et j'apprécie les logi-

ciels libres, je pense qu'on devrait plus les enseigner à l'université.»

Elle admet une carte de crédit. «Parfois, on est obligé.» Et puis un GPS, mais seulement dans la voiture. «Il m'a été utile l'une ou l'autre fois.» Car ce qu'elle préfère, ce sont les bonnes vieilles cartes géographiques que l'on déplie dans tous les sens. «Elles me font rêver, les couleurs, les reliefs, les routes. Je me dis que je dois aller d'un point à un autre, et je vois plein de possibilités différentes de le faire.» Si ça ne marche pas bien, ce n'est pas grave. «Il faut avoir une petite marge. Car j'aime l'idée de pouvoir me perdre, souligne-t-elle. Et chercher, revenir sur ses pas, demander son chemin à une personne que l'on croise.»

Un roman pour changer d'écriture

Il y a quelque temps, elle avait envoyé une chronique qui exprimait une existence moins connectée à un ami, Philippe Monnin. «C'est l'ancien directeur des rédactions du «Monde informatique». On s'appelle de temps en temps, on discute et là, il me dit: tu devrais écrire ta biographie. Je lui ai répondu que ça n'intéresserait personne. Puis l'idée d'un roman, qui permettait de changer la manière d'écrire, nous a amusés.»



«Ce n'est pas parce qu'on n'a rien à cacher qu'on

doit tout montrer. La captation de données débouche sur leur détournement.»

Solange Ghernaouti

C'est ainsi qu'est né «Off», qui semble à la conjonction de ses vies.

À la fois sur le thème d'une insécurité informatique où tout pourrait s'arrêter, et sur son expérience souvent si peu reliée à ce monde dont elle sait les failles. Le pitch: le pays le plus puissant du monde se voit soudain privé complètement d'électricité, donc d'informatique. Lisa Collier, experte en cybersécurité, est appelée à la rescousse, tandis qu'une amie journaliste, Kim Miller, observe la nation, le gouvernement, l'économie, en train de s'effondrer étape après étape. «La fin est plus surprenante qu'on l'imagine, sourit-elle. Mais il s'agit bien d'interroger sur notre vulnérabilité et notre dépendance de plus en plus énorme au cybermonde. Pas forcément pour le dénoncer, mais pour prendre conscience que la vraie vie n'est pas dans le téléphone.»

Le sien n'a évidemment pas sonné une seule fois durant l'entretien, elle aurait trouvé cela intrusif et impoli. Solange Ghernaouti vous recommande. Lorsqu'elle vous serre la main, accrochant son regard une seconde au vôtre, vous comprenez tout ce qu'elle vient de dire: là est la seule connexion authentique.



À LIRE

«Off», Philippe Monnin et Solange Ghernaouti, Slatkine, 240 p.

CHRISTOPHE PASSER
christophe.passer@lematindimanche.ch